

Still Walking de Hirokazu Kore-eda

André Roy

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2009). Compte rendu de [*Still Walking* de Hirokazu Kore-eda]. *24 images*, (144), 38–38.

Avec *Air Doll* (2009), qui pourrait être également présenté au FNC, on pourra voir le précédent film de ce réalisateur et admirer encore une fois le nouveau classicisme que Kore-eda a imposé avec, entre autres, *Marabosi* (1995), *After Life* (1998) et *Nobody Knows* (2004). On retrouvera avec *Still Walking* (2008), sa sixième œuvre d'une parfaite beauté, le monde qu'il a déjà mis en scène : la vie intime d'une famille, les relations parents-enfants et petits-enfants, le tout placé sous le signe de la mort et du deuil. Se déroulant en 24 heures, le récit est centré sur un restaurateur d'œuvres d'art, Ryôta, qui s'est déplacé de Tôkyô à Yokohama avec sa compagne, veuve et mère d'un enfant, pour célébrer le quinzième anniversaire de la mort de son frère aîné. Il retrouve là son père, médecin à la retraite, sa mère, sa sœur et le mari de celle-ci.

L'histoire se déroule presque entièrement dans la maison des parents, tandis que la mère se consacre à préparer les repas. Ainsi transitent presque toujours autour de la table les conflits intergénérationnels, que Kore-eda, par délicatesse, fait affleurer constamment, mais que chacun de ses plans, harmonieusement cadré, se charge de rendre présents. Jamais il ne force la note : tout doit montrer la joie des retrouvailles, mais, pourtant, au cours de la journée s'installent une certaine tristesse, une sourde mélancolie à l'évocation des disparus. C'est que, entre les



secrets et les non-dits (Ryôta ne révèle pas qu'il est sans emploi), la transmission d'un savoir est également en jeu : comment vivre le quotidien sans renier l'héritage familial. Mais c'est ainsi : les enfants font ce qu'ils veulent, et il faut continuer à vivre, comme l'indique si bien le refrain d'une chanson dont la mère se souvient, *Blues Light Yokohama*, et qui donne son titre au film.

L'approche qu'a Kore-eda de ses thèmes habituels se module sur des préoccupations esthétiques différentes de celles de ses précédents opus. Par des plans plus lents et immobiles, par de nombreux gros plans et inserts, et en réduisant la fiction à une journée, il impose d'une manière harmonieuse un huis clos, qui aurait pu tourner au déballage hystérique de ressentiments et de

chagrins. Tout y est calme et lumineux, des pointes d'humour s'entremêlant aux souvenirs heureux et douloureux. Le traitement rappelle Ozu ; on peut penser à *Voyage à Tôkyô* (le film aurait pu avoir pour titre « Voyage à Yokohama ») pour le raffinement des situations et la justesse des sentiments mais sans la pesanteur des aspects négatifs des personnages d'Ozu, en particulier la honte, l'irrespect et l'égoïsme des enfants. Car Kore-eda montre des parents et des enfants davantage à la hauteur de ce qui les fait vivre et espérer ensemble. Il est plus accueillant, et ouvre ses personnages à la résilience. La fiction, dénuée de tension, ne perd jamais sa matérialité (l'ancrage dans le quotidien des repas y est pour beaucoup). Le réalisme tranquille qui la porte la rend limpide, grave et émouvante. — **André Roy**

The Girl de Fredrik Edfeldt

Elle s'en faisait une joie, de ce long voyage en Afrique avec ses parents et son frère pour aller aider d'autres enfants. Elle avait même supporté courageusement les piqûres de la vaccination. Mais la veille du départ, la nouvelle tombe : elle est trop petite pour une aventure si éprouvante. Sa tante Anna viendra la garder. Dans les faits, sa tante, une écervelée, sera bien trop occupée à boire et à courailler. Et la fillette se retrouvera toute seule. Pour tout l'été. Cette situation sera pourtant loin de déplaire à cette petite fille de 10 ans, solitaire et silencieuse. Sur le papier, le sujet avait de quoi faire peur. Mais c'est avec un charme, une élégance et une retenue exemplaires que le jeune Fredrik Edfeldt, dans *The Girl*, son premier long métrage, évite tous les pièges du récit d'initiation racoleur, de l'émancipation tapageuse ou du pesant pensum moral. Ayant reçu deux mentions au dernier Festival de

Berlin (meilleur premier film et meilleur film jeunesse), cette œuvre choisit plutôt la voie du minimalisme et de la retenue pour épier, sans jamais juger, le quotidien de cette petite fille sans nom laissée à elle-même. Interprétée avec un naturel déconcertant par la toute jeune Bianca Engström dont la ressemblance avec Fifi Brindacier ne cesse d'étonner, elle est l'épine dorsale de ce récit équilibré et nuancé.

Baigné dans une lumière magnifique (signée Hoyte von Hoytema, déjà responsable de l'ambiance de l'autre surprise suédoise de l'année, le film de vampires *Let the Right One In*), présentant la nature avec lyrisme, le film choisit une approche originale et subtile, préférant l'ellipse à l'explication, la sensibilité à la démonstration, la nuance à l'astuce. Campé quelque part entre l'authenticité d'un réalisme social à la Ken Loach ou à la Lynn Ramsay (*Morvern Callar*) et la pudeur, la

délicatesse et l'onirisme de Sofia Coppola période *The Virgin Suicides*, et malgré quelques maladresses et inconsistances, le cinéaste parvient à laisser éclore avec simplicité et douceur une poésie qui n'est jamais forcée. C'est cette poésie qui contribue à rendre l'atmosphère du film aussi attachante que réellement singulière et à révéler une nouvelle signature que l'on voudra suivre. — **Helen Faradji**

